

Venture

Philippe Paternolli

Extrait

1

« Aux armes ! Aux armes ! »

La fureur la folie la foule le stade les chants les tribunes « Aux armes ! » la vague la tempête l'ivresse l'hystérie les drapeaux les tifos le bleu le blanc les fumigènes « Nous sommes les Marseillais ! » cris hurlements sifflets saute saute saute « Aux armes ! » la sueur la joie le bonheur les bravos « Et nous allons gagner ! » bière merguez-frites moiteur enfer l'adversaire les insultes la haine « Aux armes ! » la haine les insultes l'adversaire enfer moiteur merguez-frites bière « Nous sommes les Marseillais ! » les bravos le bonheur la joie la sueur « Aux armes ! » saute saute saute sifflets hurlements cris « Et nous allons gagner ! » les fumigènes le blanc le bleu les tifos les drapeaux l'hystérie l'ivresse la tempête la vague « Aux armes ! » les tribunes les chants le stade la foule la folie la fureur...

« Aux armes ! »

OM-PSG : le match qu'il faut gagner. Impérativement. Si Marseille ne doit remporter

qu'une victoire de toute la saison, que ce soit celui-ci, contre le club de la capitale.

Tribunes pleines pour match de gala. Les *people*, tous ceux qui doivent être vus sont présents, en tribune officielle, les politiques aux premiers rangs : Xavier Bréhémont et Laurent Chazelet, le Premier ministre et son ministre de l'Intérieur, les deux ennemis intimes du gouvernement, les deux prétendants à la succession du Président Fréville.

Chazelet, premier flic de France, issu d'une famille d'industriels lyonnais mais Marseillais de naissance. Il a grandi à Carry-le-Rouet, sur la Côte Bleue, à l'ouest de Marseille. Petit, brun, le cheveu court, un visage rond à la jovialité méridionale pouvant, en un éclair, se transformer en masque sombre au regard lourd de menaces. Chef de l'aile droite du Parti Socialiste, ancien premier secrétaire, il a cédé son poste pour entrer au gouvernement, à l'Intérieur, seul ministère qu'il convoitait pour affermir son emprise sur la majorité, acquérir une stature d'homme politique de premier rang, devenir le dauphin légitime et évident, à défaut de naturel, du Président Fréville. En politique, Laurent Chazelet est un tueur. Assis à la gauche du maire de Marseille, il devise haut et fort, surjouant sa « marseillitude », forçant un accent pagnolésque qu'il a par ailleurs appris à gommer en une vingtaine d'années de carrière politique parisienne. Toutes les cinq minutes, il porte son

téléphone à l'oreille. Chazelet est un accro du portable. Tout aussi régulièrement, il se penche vers Serge Tarendol, son éminence grise, fidèle conseiller depuis ses débuts, placé un rang devant lui. Tarendol, lui, préférerait être ailleurs : il ne supporte pas l'ambiance foot. Et ne se montre pas aussi convaincu que son patron de l'utilité de venir parader à ce match, surtout avec Bréhémont... Mais ces deux-là se sont défiés d'y assister ensemble à la sortie du dernier Conseil des ministres, devant des journalistes qui n'en demandaient pas tant. Serge Tarendol a dû ciseler pour la circonstance trois déclarations, que Chazelet lira en fonction du résultat du match. Il s'agit, quelle que soit l'issue de celui-ci, d'essayer une fois encore de prendre l'ascendant sur Bréhémont : savourer sa joie tout en se montrant humble en cas de victoire de l'OM ; dans le cas contraire reconnaître la défaite avec *fair-play* tout en étant fier des joueurs locaux ; ou encore se satisfaire de l'équité d'un match nul en regrettant toutefois les occasions ratées... Mais chacun des trois discours comporte une allusion à peine voilée à la compétition publique qui mettra bientôt aux prises Chazelet et Bréhémont. Une victoire de l'OM doit augurer une victoire de Chazelet ; une défaite appeler une revanche éclatante sur le terrain politique ; un match nul, l'occasion de préciser qu'en politique, un vainqueur est toujours désigné, fût-

ce par le plus mince des écarts, fût-ce au prix de basses manœuvres...

Assis à la droite du maire de Marseille, le Premier ministre Xavier Bréhémont s'évertue à regarder droit devant lui, sourire électoral aux lèvres. Croisant, décroisant sans cesse ses longues jambes qui trouvent mal à se loger malgré le confort relatif des tribunes d'honneur, recoiffant sans cesse sa chevelure léonine, il feint d'ignorer la complicité ostentatoire de ses voisins. Énarque pur jus, descendant des Parisaulx de Bréhémont de Saint-Saulge, famille d'ancienne noblesse angevine, il fréquente plus volontiers les salons parisiens, les loges d'opéra et les galeries d'art que les stades de football. Mais la politique ne pardonne pas à ceux qui rechignent au contact du peuple. Alors Bréhémont s'exécute. Parisien de naissance, élu du Xe arrondissement, son plan de carrière lui a imposé une présence assidue dans les loges du Parc des Princes, et un statut de supporter du PSG l'opposant ainsi un peu plus encore à Chazelet « l'Olympien ». Bréhémont a grandi en politique sous l'aile du Président Fréville, au point d'en adopter tics de langage et postures – comme Fréville l'a fait de François Mitterrand en son temps. Carrière classique à sa sortie de l'ÉNA : Inspection des Finances ; cabinets ministériels ; secrétariat général du Quai d'Orsay quand Fréville y dirige la diplomatie française ; l'accompagnant à Matignon comme conseiller

spécial, puis comme secrétaire général ; ministre des Finances une fois Fréville à l'Élysée, puis Premier ministre du second gouvernement depuis deux ans. Parcours sans faute. Ce n'est pas le fruit du hasard. Bréhémont a su écarter, sinon éliminer, ses concurrents potentiels. En politique, Xavier Bréhémont est un tueur. Et Pascal Brunoy, son conseiller spécial, assis un rang devant lui, est son meilleur porte-flingue. Comme de bien entendu, Brunoy voue à l'encontre de son homologue Serge Tarendol une inimitié glaciale. Chaque clan se met au diapason du chef. Les sbires aboient quand le maître hausse le ton, et lèchent les semelles quand le maître les flatte. Mais ils sauront sans peine changer d'ennemi, si au bout de la laisse change le maître. Brunoy passe en revue les discours qu'il a écrits pour Bréhémont en vue des déclarations d'après-match. Il a beau les décortiquer et les remettre à plat, il n'y changera plus une virgule. En revanche, il reste sceptique sur les déclarations que Bréhémont tient à faire à la mi-temps. Quand rien n'est joué, il est imprudent de sortir du conditionnel et du convenu. Mais le Premier ministre veut profiter de l'audience du match pour intervenir à la mi-temps, surtout qu'un journaliste ami de *Canal+* l'a assuré que Chazelet n'envisage pas de prendre la parole avant la fin de la rencontre. Brunoy doute. C'est une occasion de devancer Chazelet, mais c'est risqué.

Brunoy se tourne vers Tarendol. Leurs regards se croisent. Tarendol lui adresse un discret doigt d'honneur. Brunoy lui sourit en lui montrant son téléphone portable et, de l'index, exécute un mouvement circulaire signifiant « ça tourne ». Tarendol jure entre ses dents. Si Brunoy l'a filmé avec son portable en train de faire ce doigt d'honneur, qui sait comment ces images seront utilisées... Mâchoires crispées, Tarendol maudit Brunoy, lequel savoure la rage contenue de son ennemi, bien qu'en réalité, il n'ait pas activé le mode caméra de son portable. Mais, Tarendol l'ignorant, il pourra utiliser cette menace, si besoin est.

Soudain, tout vole en éclats : les joueurs pénètrent sur le terrain.

Francis Gentilini lance ses ordres dans le micro fixé au revers de son blouson, dont le dos est barré par la mention « sécurité ». Gentilini est responsable du secteur « pelouse ». Quatre autres cadres se partagent la responsabilité de la sécurité pour les gradins – un par tribune. Par tradition, le plus délicat s'avère le virage Nord près duquel se trouvent parkés les *supporters* adverses. Un sixième responsable a en charge les infrastructures intérieures, vestiaires, couloirs, loges, etc. Pour l'extérieur, c'est du ressort de la préfecture et donc de la police nationale. Le boulot de Gentilini consiste à éviter l'envahissement du terrain avant, pendant et après le match ; l'enlèvement des objets lancés

depuis les tribunes, rouleaux de PQ comme fumigènes, le cas échéant. Douze hommes opèrent sous ses ordres.

Les joueurs de chaque équipe se sont répartis dans leur moitié de terrain respective. Les entraîneurs, les *staffs* techniques et les remplaçants prennent place sur leurs bancs. Gentilini passe en revue les photographes et cameramen accrédités. Il les connaît tous, depuis le temps. Pareil pour l'équipe de Canal+. Cela n'a pas empêché Gentilini de vérifier si chacun disposait d'un *pass* en règle, y compris « Paga »¹.

L'arbitre et les capitaines ont procédé au tirage au sort d'avant match. Un homme en costume suivi d'un cameraman discute avec eux, chargé de donner le coup d'envoi, honneur réservé à d'anciens joueurs, des vedettes du moment, sportifs ou non, acteurs, chanteurs ou encore à des parrains d'associations caritatives... À n'importe qui, en fait. Gentilini ignore la qualité de l'homme à qui revient cet honneur ce jour-là, ni la raison pour laquelle on le lui a octroyé. L'arbitre s'écarte et l'homme en costume s'approche du ballon. Contrairement aux usages, il ne s'applique pas à donner un

¹ Laurent Paganelli, dit « Paga », ancien footballeur, officie comme consultant lors des matches retransmis par Canal+. Très populaire pour ses interviews bon enfant – parfois iconoclastes – autant auprès des téléspectateurs que des footballeurs.

maladroit coup de pied dedans, mais entame une série de « jongles ». Puis, balle au pied et suivi par le cameraman, l'homme commence à dribbler sans opposition les joueurs du PSG, sous les applaudissements nourris des tribunes et l'œil surpris des joueurs et de l'arbitre. Un sourire passe sur le visage de Gentilini pour en disparaître aussitôt. Quelque chose cloche. Que le type fasse le zozo sur le terrain, pourquoi pas, avec tous ces guignols de la télé... Sauf que Gentilini vient de voir passer à côté de lui Habib Beye², accompagné lui aussi d'un cameraman. Et, tout comme celui qui s'amuse balle au pied sur la pelouse, l'ancien capitaine de l'OM est venu se charger du coup d'envoi du match. Le sang de Gentilini se charge d'électricité. Toute la semaine, des infos sur un risque d'attentat ont circulé. Tout le monde a pris la menace au sérieux. Très au sérieux. Et là, il se retrouve avec deux inconnus sur le terrain. Deux types qui n'ont rien à y faire se trouvent en plein centre d'un stade de soixante mille places. Avec le Premier ministre et le ministre de l'Intérieur en tribune d'honneur... Il aboie ses ordres dans son micro : intercepter les deux individus qui approchent du but parisien. Une vision traverse son esprit : le Vélodrome pulvérisé par la bombe que ces deux kamikazes vont faire exploser.

² International sénégalais, ancien défenseur central de l'OM, entre 2003 et 2007. Reconverti comme consultant sur Canal+.

Toute la semaine, les flics ont mobilisé la sécurité du stade contre une action terroriste. Gentilini sent l'écraser le poids de la honte d'être celui qui a failli.

El Kherdi et Ceccaldi sont les plus rapides. El Kherdi ne se trouve plus qu'à cinq mètres du type qui a pris le ballon. Celui-ci se retourne quand il voit ces hommes intervenir et leur sourit avant de foncer vers le but. Gentilini cherche à comprendre... Le ballon ? Le ballon est piégé ? Où l'homme va-t-il l'expédier ? Dans le virage où se tiennent les supporters marseillais ? El Kherdi plonge sur l'homme. Gentilini serre les mâchoires. L'homme pourrait porter une ceinture d'explosifs et se faire sauter d'une seconde à l'autre. Mais le supposé terroriste esquive le plaquage d'El Kherdi et prend son élan pour envoyer le ballon en pleine lucarne. Il lève les bras au ciel en hurlant, court jusqu'à son complice qui tient la caméra et se jette à terre. Ceccaldi lui tombe dessus à cet instant précis, quand il hurle un slogan incompréhensible, face caméra. Gentilini se rue sur le cameraman et l'immobilise au sol. Les deux « terroristes » rigolent. Le premier répète son slogan : « C'est en faisant n'importe quoi qu'on devient n'importe qui !³ » Dans les tribunes la foule hurle, excitée par le spectacle imprévu auquel personne ne comprend trop

³ Slogan emprunté à Rémi Gaillard, un temps célèbre pour ses vidéos d'impostures déjantées.

rien, sinon que le PSG a pris un but en pleine lucarne. Gentilini, lui, reconnaît enfin le pseudo terroriste. Soulagé, il le traite de connard.

Soudain tout vole en éclats : la tribune officielle disparaît sous un nuage de poussière. La bombe vient d'exploser, là où se tiennent le Premier ministre et le ministre de l'Intérieur.